

LARDUX FILMS, PAN PRODUCTIONS ET 2M
PRÉSENTENT

DIMA PUNK

UN FILM DE DOMINIQUE CAUBET



DOSSIER DE PRESSE



Provocateur et rebelle, railleur, soignant son look avec obstination, Stof sillonne Casablanca de ses lourdes boots et rêve de devenir styliste. Les cliquetis de ses broches se heurtent aux clous, conscient qu'il fait grincer des dents les passants. Sans emploi, il refuse pourtant de lâcher l'étendard : Punk un jour, punk toujours !

Dans cette errance, Stof peut enfin être lui-même lors de rares concerts ou festivals alternatifs. Mais les espaces de liberté rétrécissent et autour de lui l'étai se resserre...

C'est l'histoire de Stof, le "dernier punk" du Maroc, que nous avons suivi pendant 8 ans dans les quartiers populaires de Casablanca.

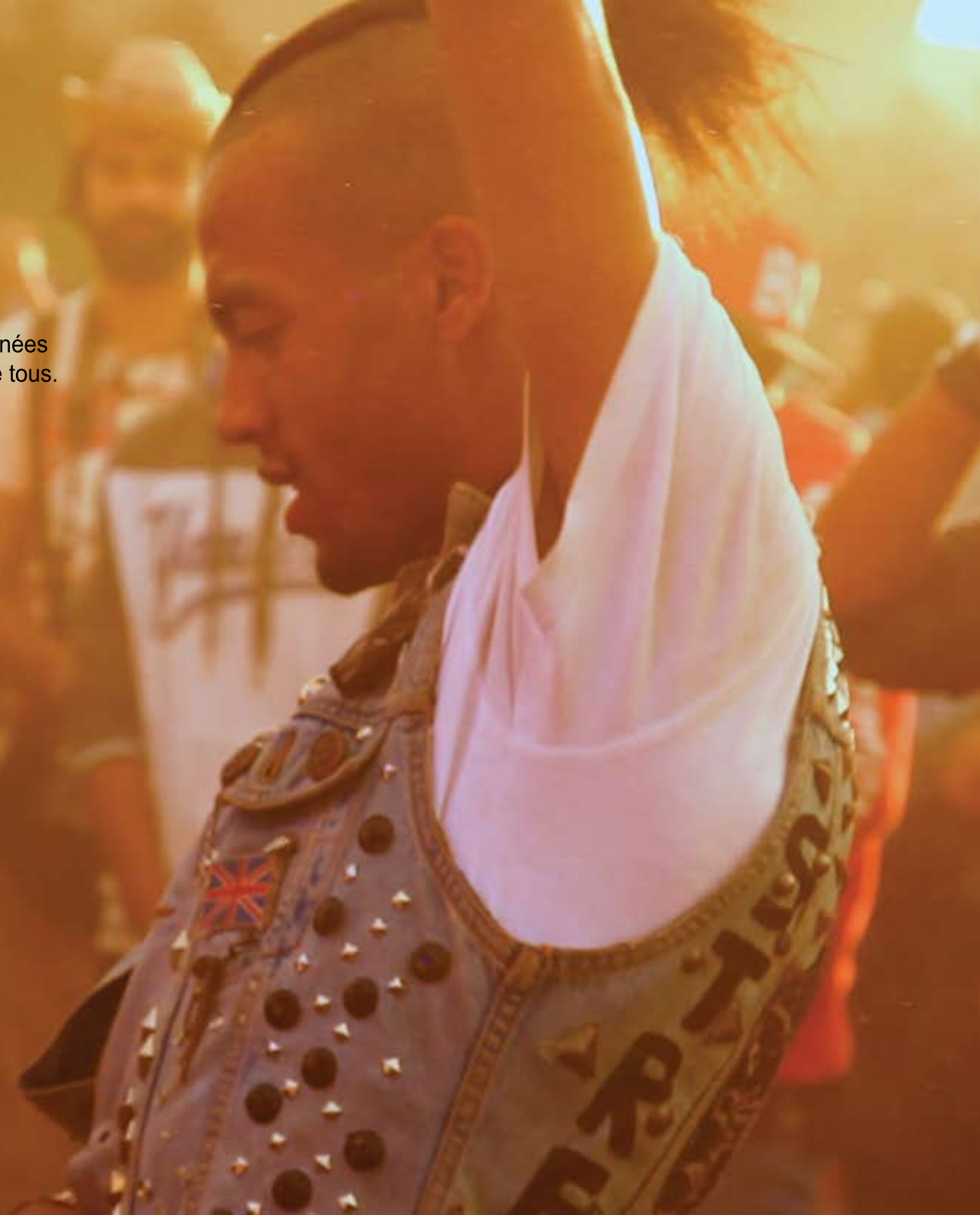
un film de Dominique Caubet, 62mn, 2019



RÉSUMÉ COURT

Stof a choisi d'être punk à Casablanca. Durant les huit années où nous l'avons suivi, il a dressé sa crête envers et contre tous. Il paie son indépendance au prix fort lorsqu'il est arrêté et incarcéré pendant onze mois.

Restera-t-il Dima Punk, punk toujours ?



RÉSUMÉ LONG

Punk un jour, punk toujours ? Mais que signifie être punk au Maroc dans les années 2010 ? Penser différemment, porter une crête, prendre la route, sortir avec des amis, se tatouer le 'A' de l'anarchie sur le bras, être un rebelle en un mot ?

Dima Punk raconte la difficulté d'être et de penser différemment dans un Maroc urbain méconnu, loin des stéréotypes.

C'est l'histoire de Stof, devenu punk à l'âge de 14 ans, près de 40 ans après la mort de Sid Vicious, et qui tente de le rester plus de dix ans après. Nous le suivons depuis 2010 dans les quartiers populaires de Casablanca.

Entre ironie et autodérision, Stof nous guide dans son univers décalé : des concerts punks à l'ennui de sa vie quotidienne, en passant par ses retrouvailles avec des amis perdus.

De la négligence de la jeunesse aux moments les plus sombres de solitude, Stof poursuit sa quête de liberté avec fierté et dignité. Mais il paie son indépendance au prix fort lorsqu'il est arrêté et incarcéré.



ELÉMENTS, NOTES, INTENTIONS PAR DOMINIQUE CAUBET (1/2)

J'ai vécu en immersion dans le milieu de la nouvelle scène artistique marocaine depuis 2005. Autour du Festival de musiques alternatives L'Boulevard, je me suis liée d'amitié avec artistes, organisateurs, jeunes journalistes. La scène underground m'a adoptée depuis près de quinze ans.

J'ai vécu plusieurs années à Casablanca et je continue de m'y rendre régulièrement. Une relation d'amitié et de complicité s'est nouée avec Stof, puis avec les jeunes proches de lui, dont Orland, qui l'avait initié au punk en 2006. Je parle couramment arabe marocain avec eux, la langue dans laquelle ils s'expriment sans contraintes. Parce qu'ils se sentent libres, ils se confient à moi. Je réalise que j'ai acquis un statut particulier auprès d'eux, fait de proximité et de confiance mais aussi d'extériorité par mon âge et ma nationalité.

Le film s'est tourné dans un échange entre Stof et moi ; c'est un véritable dialogue qui sous-tend le film, ce qui permet un regard caméra dirigé vers moi et vers le spectateur. Ce portrait ne peut se comprendre que comme un échange entre des interlocuteurs radicalement différents, qui se sont liés d'amitié.

Les premiers groupes musicaux de punk n'ont émergé au Maroc que vers 2005, soit presque trente ans après les débuts du mouvement, à un moment où soufflait dans le pays un vent de liberté et de créativité. Le punk, ce n'est pas qu'une crête, c'est aussi un rapport au corps, une forme d'énergie, de liberté arrachée au réel, un besoin de bidouillage que l'on retrouve dans les fringues, les tatouages, le langage.

Le film est une tentative de montrer de l'intérieur et au quotidien, la force de caractère nécessaire pour résister aux pressions de la société et ne pas rentrer dans le rang.

ELÉMENTS, NOTES, INTENTIONS PAR DOMINIQUE CAUBET (2/2)

J'ai voulu avec ce film rendre hommage à la ténacité de Stof, à sa dignité, tout en partageant ses moments de faiblesse, de découragement et de nostalgie, et en donnant à voir une pléiade d'émotions allant du rire aux larmes étouffées.

Il s'agit de poser un regard cru et plein de tendresse sur la réalité quotidienne des jeunes dans des quartiers populaires, mais sans jugement de valeur et surtout, sans misérabilisme : une réalité qui oscille entre humour et tristesse, joies et revers, accompagnant les élans et les désespoirs d'une jeunesse voulant échapper à un destin formaté par une société conservatrice, par le rêve, le souvenir, la recherche d'une issue possible par le non conformisme...

Au fil du temps, Stof, avec son look si soigné, maîtrisé, avec son sourire et sa beauté, devient une figure de cinéma. Il ne se livre pas facilement, fait toujours « bonne figure », surtout dans les moments difficiles, et il faut attendre qu'arrive un moment de vérité pour qu'il laisse voir les failles en lui.

Stof est de plus en plus confronté à son personnage, il se regarde dans le miroir et lorsqu'il se prépare et dresse sa crête, on peut affirmer qu'il est dans l'hyper-construction de soi. Quand, malgré deux heures d'effort, la crête retombe, il incarne la métaphore du film.

J'aimerais que ce film puisse jouer un rôle dans sa vie et lui apporter une reconnaissance, une valorisation qui passerait par l'art : ses créations de fringues et d'accessoires rock'n roll.

Comme si seul le cinéma pouvait lui rendre grâce dans cette société...



BIOFILMOGRAPHIE DOMINIQUE CAUBET



Dominique Caubet est professeur émérite d'arabe maghrébin à l'INALCO (Ecole d'études orientales) de Paris.

Sociolinguiste spécialisée en arabe marocain, elle a écrit de nombreux ouvrages et articles sur le Maroc et l'Afrique du Nord. Au cours des dix dernières années, elle a publié divers articles et un livre sur la scène musicale underground et le mouvement culturel qui s'est déroulé entre 2005 et 2010.

Quant au cinéma, elle a eu une première expérience d'auteur avec le documentaire *Casanayda ! (Ça bouge à Casablanca !)* réalisé par Farida Benlyazid, et Abderrahim Mettour, produit par Sigma Technologies en 2007.

Dima Punk est son premier film en tant que réalisatrice.

ENTRETIEN AVEC DOMINIQUE CAUBET

PAR ROMAIN BOURCEAU, POUR SOURDOREILLE - MEDIA MUSICAL EN LIGNE

Pouvez-vous vous présenter, ainsi que votre parcours professionnel ?

Je suis professeur émérite d'arabe maghrébin aux Langues'O (INALCO Institut National des Langues et Civilisations Orientales). Je parle plusieurs langues depuis l'enfance, l'anglais et l'espagnol d'abord et j'ai une facilité pour apprendre les langues oralement. Lors d'un séjour au Maroc, j'ai commencé à apprendre quelques expressions en arabe marocain et quand je suis arrivée en maîtrise, mon professeur Antoine Culioli m'a demandé de faire des enquêtes sur l'arabe marocain, alors que j'étais au départ inscrite en anglais... Les choses se sont enchaînées : un mémoire, puis une thèse de 3ème cycle en 1976, jusqu'en 1989 où j'ai présenté une thèse d'état qui est une grammaire de l'arabe marocain. Je n'ai plus jamais arrêté de travailler sur le marocain...

Quand j'ai soutenu ma thèse d'état en 1989, la chance a voulu que le Professeur d'arabe maghrébin décide de prendre sa retraite. J'ai candidaté et j'ai été nommée sur le poste en 1990. Avec Salem Chaker, le Professeur de Berbère, nous avons mis en place un séminaire commun assez inédit, puis une équipe de recherche portant sur le Maghreb. Nous avons aussi créé des diplômes à l'INALCO qui n'existaient pas encore, licence et maîtrise d'arabe maghrébin et de berbère qui menaient ensuite au doctorat.

Qu'est-ce que la darija ?

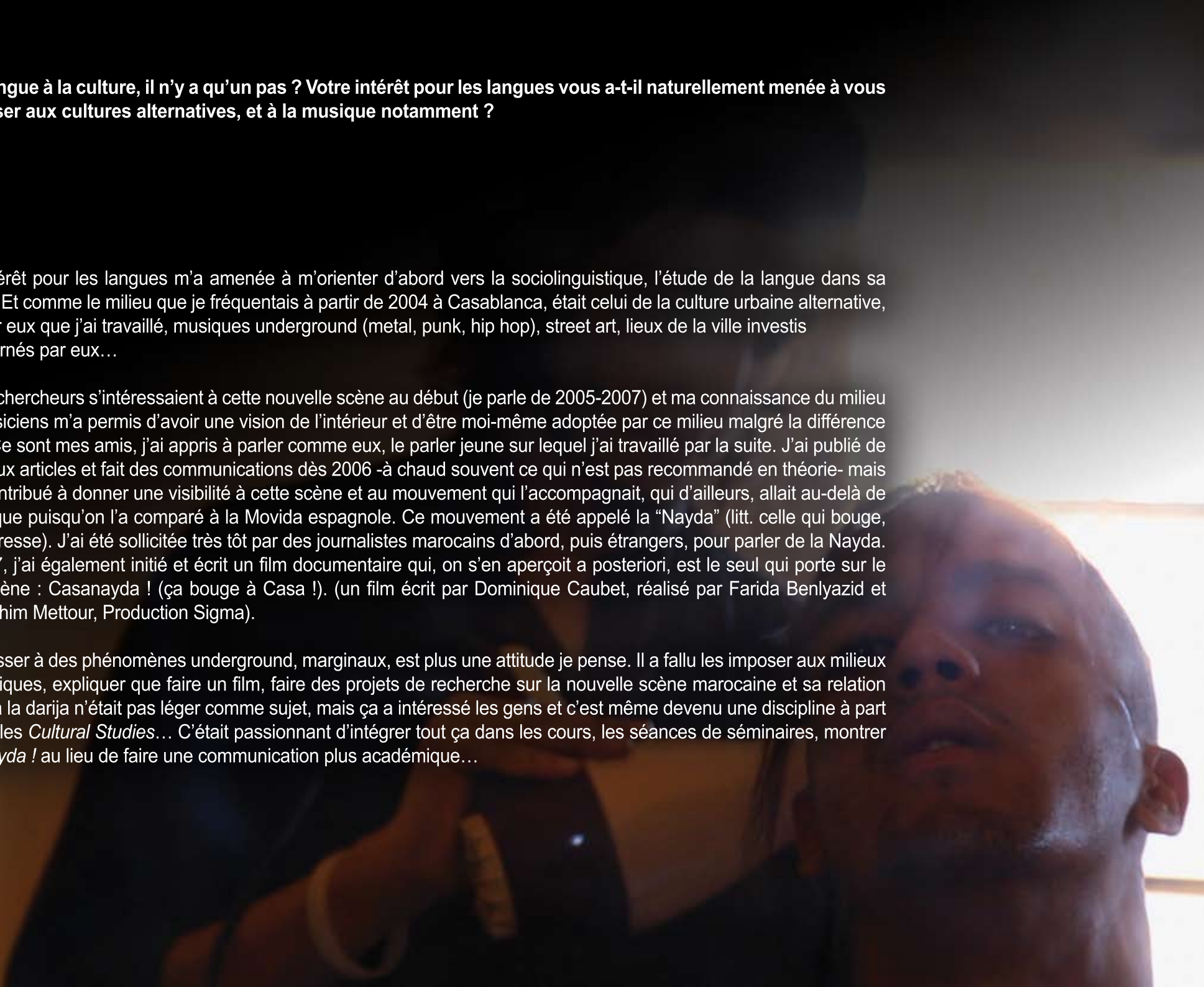
La darija, c'est l'arabe marocain, la langue maternelle de plus de 60% des Marocains et pour ceux dont la langue maternelle est le berbère, maintenant appelé l'amazigh, c'est une langue seconde. En fait la darija est à la fois langue de la maison et langue véhiculaire, qui unit tous les Marocains quelle que soit leur langue première, qu'ils ont en partage, qui permet de se reconnaître dès la première syllabe. A partir de 2005-2006, elle a été convoquée publiquement dans la presse, dans des éditos d'hebdomadaires comme Telquel ou Le Journal, comme l'un des éléments essentiels d'une nouvelle identité marocaine plurielle, qui se dit africaine, amazighe, arabe aussi, mais d'abord marocaine. Le discours officiel de la classe politique ne voyait auparavant la Maroc que comme un pays monolithe, arabe et musulman. Ces débats ont eu un tel impact que cette pluralité a été inscrite dans le préambule de la nouvelle constitution marocaine de juillet 2011 : « État musulman souverain, attaché à son unité nationale et à son intégrité territoriale, le Royaume du Maroc entend préserver, dans sa plénitude et sa diversité, son identité nationale une et indivisible. Son unité, forgée par la convergence de ses composantes arabo-islamique, amazighe et saharo-hassanie, s'est nourrie et enrichie de ses affluents africain, andalou, hébraïque et méditerranéen. »

De la langue à la culture, il n'y a qu'un pas ? Votre intérêt pour les langues vous a-t-il naturellement menée à vous intéresser aux cultures alternatives, et à la musique notamment ?

Mon intérêt pour les langues m'a amenée à m'orienter d'abord vers la sociolinguistique, l'étude de la langue dans sa société. Et comme le milieu que je fréquentais à partir de 2004 à Casablanca, était celui de la culture urbaine alternative, c'est sur eux que j'ai travaillé, musiques underground (metal, punk, hip hop), street art, lieux de la ville investis et détournés par eux...

Peu de chercheurs s'intéressaient à cette nouvelle scène au début (je parle de 2005-2007) et ma connaissance du milieu des musiciens m'a permis d'avoir une vision de l'intérieur et d'être moi-même adoptée par ce milieu malgré la différence d'âge. Ce sont mes amis, j'ai appris à parler comme eux, le parler jeune sur lequel j'ai travaillé par la suite. J'ai publié de nombreux articles et fait des communications dès 2006 -à chaud souvent ce qui n'est pas recommandé en théorie- mais qui a contribué à donner une visibilité à cette scène et au mouvement qui l'accompagnait, qui d'ailleurs, allait au-delà de la musique puisqu'on l'a comparé à la Movidá espagnole. Ce mouvement a été appelé la "Nayda" (litt. celle qui bouge, qui se dresse). J'ai été sollicitée très tôt par des journalistes marocains d'abord, puis étrangers, pour parler de la Nayda. En 2007, j'ai également initié et écrit un film documentaire qui, on s'en aperçoit a posteriori, est le seul qui porte sur le phénomène : Casanayda ! (ça bouge à Casa !). (un film écrit par Dominique Caubet, réalisé par Farida Benlyazid et Abderrahim Mettour, Production Sigma).

S'intéresser à des phénomènes underground, marginaux, est plus une attitude je pense. Il a fallu les imposer aux milieux académiques, expliquer que faire un film, faire des projets de recherche sur la nouvelle scène marocaine et sa relation inédite à la darija n'était pas léger comme sujet, mais ça a intéressé les gens et c'est même devenu une discipline à part entière, les *Cultural Studies*... C'était passionnant d'intégrer tout ça dans les cours, les séances de séminaires, montrer *Casanayda !* au lieu de faire une communication plus académique...





On peut lire dans l'une de vos publications, que depuis les années 2000, « la musique est indissociable d'un mouvement beaucoup plus global ». On parle d'un mouvement populaire ? Quel est-il ?

C'est ce dont je parlais plus haut, une movida marocaine qui a commencé vers 2003-2005, et qu'on a appelée la *Nayda* en 2007. C'était un moment très enthousiasmant à vivre et qu'on sent dans *Casanayda !* mais on a vite compris que la comparaison avec la *Movida* était inadéquate parce qu'aucun changement politique n'accompagnait ce mouvement issu de la scène musicale alternative autour du Festival L'Boulevard et de la société civile. Les acteurs de ce mouvement se tenaient volontairement loin du monde politique qui avait commencé par l'ignorer. Ce qui le caractérisait était une volonté de se prendre en main et de faire bouger les choses à son niveau. C'était considéré comme un mouvement en émergence, mais à force d'être en émergence, les années ont passé et il n'a jamais tout à fait éclos.

Cette idée de mouvement a vite été récupérée pour donner du Maroc une vision de pays moderne et ouvert. Et la capacité à faire les choses par soi-même va se développer avec les réseaux sociaux surtout à partir de 2009, grâce à Facebook. C'est justement les petits frères de la *Nayda* qui en 2011, vont lancer sur Facebook le Mouvement du 20 Février, le printemps arabe à la marocaine. Par contre et contrairement à beaucoup d'autres pays arabes qui n'avaient pas connu leur *Nayda*, beaucoup des acteurs de la *Nayda* n'ont pas suivi le 20 février de peur de perdre les espaces de liberté récemment conquis. C'est paradoxal... D'ailleurs, c'est aussi ce qui a permis, une fois le mouvement passé, la répression, les arrestations et les longs séjours en prison de certains militants.

Vous avez réalisé votre premier film, Dima Punk, entre 2011 et 2017, dont le personnage central est Stof, présenté comme « l'un des derniers punks » du Maroc. Il raconte un Maroc culturel à la fois en mouvement (déjà différent de celui d'il y a 10 ans) mais où il est à la fois très difficile de montrer sa différence. Pouvez-vous le présenter en quelques lignes ?

Stof se définit lui-même dans le film comme l'un des derniers punks du Maroc. Il a dit ça lors d'un tournage en 2015. Il voulait dire par là que tous les punks se trouvaient obligés de changer de vie sous les pressions de la société. Et c'est vrai qu'il est très punk dans sa vie et que ça lui joue des tours.

Je l'ai rencontré lors de l'édition 2010 de L'Boulevard. Je filmais alors pour documenter l'après Nayda ou voir ce qu'il en restait. Il est arrivé comme on le voit au début du film avec une crête rouge et des Ray Bans et il a subi avec patience les 5 fouilles pour entrer au festival. Il avait 17 ans. Après l'avoir filmé je lui ai demandé son contact... Il n'avait ni téléphone, ni mail et il m'a donné celui d'un copain qui n'a jamais répondu... *Punk's not dead* hhh

Par la suite, je l'ai retrouvé lors d'un concert de metal et j'avais alors le projet de faire la suite de *Casanayda* ! Où en était-on 3 ou 4 ans après ? Que restait-il de cette ébullition culturelle indéniable ? Je voulais suivre 3 ou 4 personnes dans la ville et constater où on était... Le film devait s'appeler *Casa Revisited*. Je l'ai donc filmé comme l'un des personnages et je l'ai retrouvé dans un lieu essentiel à l'époque, le Parc Yasmina, le Parc de la Ligue Arabe du centre-ville, où se retrouvait toute la jeunesse alternative de Casa pour respirer un peu (le lieu a été fermé en 2016 sous prétexte de réhabilitation. Une autre façon d'empêcher les rassemblements des différences). On en voit quelques images dans le film et Stof qui avait quitté l'école en 2009 y passait tous ses après-midi : c'était toute sa vie de punk et il se sentait libre... Il pouvait oublier l'ennui et les pressions du quartier populaire où il vivait.

Les rushs se sont accumulés, le printemps arabe est arrivé et a changé bien des choses, le film ne s'est pas fait... J'ai continué à filmer Stof et on a beaucoup parlé, il m'a raconté ses débuts et j'ai décidé de centrer le nouveau projet de film sur lui.



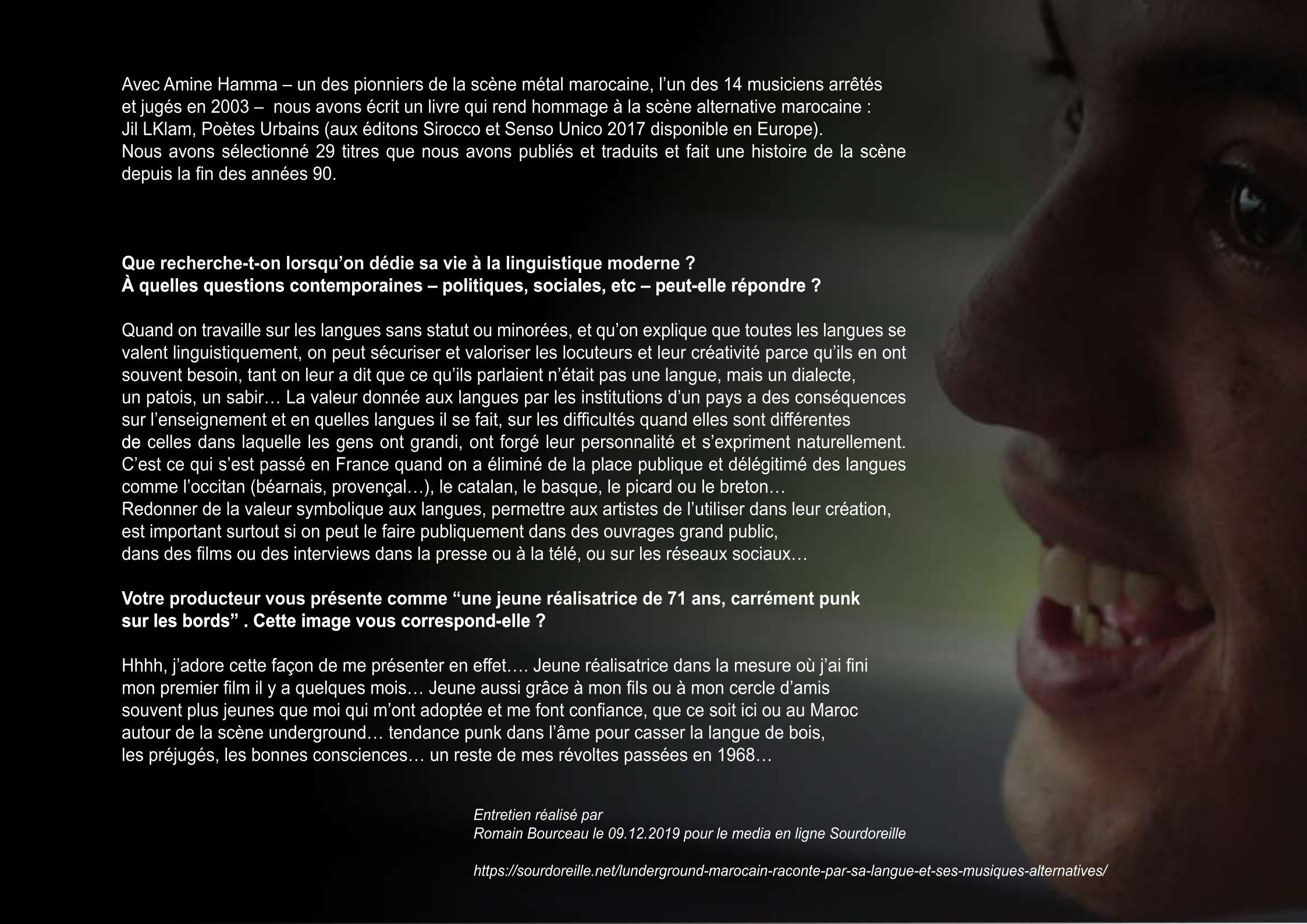
**Étiez-vous portée sur les musiques populaires alternatives comme le punk ou le rap lorsqu'ils se sont manifestés à leurs débuts ?
Ou vous y êtes-vous mise sur le tard ?**

J'ai toujours aimé le rock, plutôt façon Beatles dès les années 60 où j'ai rapporté d'Angleterre les premiers 45 Tours puis tous les LP, Sgt. Pepper's, l'album blanc, et le rock américain Chuck Berry, Little Richard, Gene Vincent, Jerry Lee Lewis, James Brown. Les groupes que j'aimais, dans le désordre, plutôt le côté British, avec quelques groupes américains : The Pretenders, Mink DeVille, The Clash, Elvis Costello, Madness, The Beat, Bronski Beat... ou Queen. J'en ai vu beaucoup en concert à Paris à l'époque. Vous imaginez donc ma surprise quand Rachid Taha - que j'avais interviewé pour un de mes livres, *Les Mots du Bled* et qui était devenu mon ami - m'a demandé en 2004 de traduire en algérien *Rock the Casbah* des Clash pour son album *Tekitoi* !!!! (j'ai traduit la plupart des textes de l'album en algérien et j'ai été créditée de « conseiller linguistique » sur l'album...) Un vrai challenge linguistique aussi... Joe Strummer était malheureusement mort un peu avant, mais lors de la tournée qui a suivi l'album, j'ai eu l'occasion de rencontrer plusieurs fois Mick Jones qui montait sur scène avec Rachid pour chanter le titre, et qui disait volontiers que sa version était meilleure que celle des Clash... Je le pense aussi franchement pour l'avoir entendue des dizaines de fois en concert ! RIP Rachid Taha qui nous a quittés il y a un peu plus d'un an, mais dont l'album posthume, *Je suis africain*, vient de sortir après sa mort.

Pour ce qui est du metal ou du punk – ou même du rap - je suis (re)devenue fan sur le tard, au Maroc au début des années 2000, en partageant la passion de mes amis musiciens marocains qui est très contagieuse. J'ai participé à toutes les éditions de L'Boulevard de 2006 à 2017.

Avez-vous découvert des styles musicaux modernes, exclusivement marocains ? Y a-t-il une Moroccan touch dans les musiques alternatives ?

Il y a un genre qu'on appelle 'fusion' au Maroc, qui serait étiquetée « world » ou « musique du monde » ici, avec un mélange ou une synthèse de musiques amplifiées et d'instruments traditionnels au Maroc, comme le guembri (basse) des Gnawas ou le ribab, violon à une corde, les qraqeb, castagnettes des Gnawas. Les lyrics sont en général en darija. Si l'on veut toucher le public populaire, il faut chanter dans leur langue. Ainsi le rap est quasiment exclusivement en darija pour pouvoir être compris. Le punk aussi est en darija, avec des groupes comme ZWM (Zlaq Wella Moot, traduction en darija de Skate or Die), Haoussa ou Betweenatna. Pour le rock, un groupe comme Hoba Hoba Spirit chante presque uniquement en darija, mélangeant des percussions et des rythmes marocains aux instruments amplifiés, mais pour le metal, c'est différent. La plupart chantent en anglais, mais s'essaient généralement à la darija aussi. Il y a peu de renouvellement dans les groupes metal ces dernières années. Globalisation, certes, mais surtout *glocalisation*, avec une touche marocaine évidente des sons, des rythmes, de la langue et des looks...



Avec Amine Hamma – un des pionniers de la scène métal marocaine, l'un des 14 musiciens arrêtés et jugés en 2003 – nous avons écrit un livre qui rend hommage à la scène alternative marocaine : Jil LKlam, Poètes Urbains (aux éditions Sirocco et Senso Unico 2017 disponible en Europe). Nous avons sélectionné 29 titres que nous avons publiés et traduits et fait une histoire de la scène depuis la fin des années 90.

**Que recherche-t-on lorsqu'on dédie sa vie à la linguistique moderne ?
À quelles questions contemporaines – politiques, sociales, etc – peut-elle répondre ?**

Quand on travaille sur les langues sans statut ou minorées, et qu'on explique que toutes les langues se valent linguistiquement, on peut sécuriser et valoriser les locuteurs et leur créativité parce qu'ils en ont souvent besoin, tant on leur a dit que ce qu'ils parlaient n'était pas une langue, mais un dialecte, un patois, un sabir... La valeur donnée aux langues par les institutions d'un pays a des conséquences sur l'enseignement et en quelles langues il se fait, sur les difficultés quand elles sont différentes de celles dans laquelle les gens ont grandi, ont forgé leur personnalité et s'expriment naturellement. C'est ce qui s'est passé en France quand on a éliminé de la place publique et délégitimé des langues comme l'occitan (béarnais, provençal...), le catalan, le basque, le picard ou le breton... Redonner de la valeur symbolique aux langues, permettre aux artistes de l'utiliser dans leur création, est important surtout si on peut le faire publiquement dans des ouvrages grand public, dans des films ou des interviews dans la presse ou à la télé, ou sur les réseaux sociaux...

Votre producteur vous présente comme “une jeune réalisatrice de 71 ans, carrément punk sur les bords” . Cette image vous correspond-elle ?

Hhhh, j'adore cette façon de me présenter en effet... Jeune réalisatrice dans la mesure où j'ai fini mon premier film il y a quelques mois... Jeune aussi grâce à mon fils ou à mon cercle d'amis souvent plus jeunes que moi qui m'ont adoptée et me font confiance, que ce soit ici ou au Maroc autour de la scène underground... tendance punk dans l'âme pour casser la langue de bois, les préjugés, les bonnes consciences... un reste de mes révoltes passées en 1968...

*Entretien réalisé par
Romain Bourceau le 09.12.2019 pour le media en ligne Sourdoreille*

<https://sourdoreille.net/lunderground-marocain-raconte-par-sa-langue-et-ses-musiques-alternatives/>

FICHE TECHNIQUE ET ARTISTIQUE

DURÉE : 62MN, 52MN

**VERSION ORIGINALE DARIJA ST FRANÇAIS, ARABE
HD 16/9EME**

Un film écrit et réalisé par Dominique Caubet,

musique originale et interprétation Yassir Qebibo,

Musique Additionnelles : Figub Brazlevič,

Image Othman Aouinet, Jacques Rivière, Mickaël Clouet,
Aboubakr Douraidi, Hamza Benmoussa, Mustapha Amob,
Sarah Lamrini, Fahd Afker, Omar Kassimi, Yasser Benhar,

Son Mustapha Delleci, Dominique Caubet, Aboubakr Douraidi,

Coordinatrice production : Kholoud Mokhtari

Montage Michèle Le Guernevel,

Montage son et mixage Adam Wolny,

Assistants monteurs Noria Chaal, Hernan Mazzeo,

Conformation et Etalonnage Eric Heinrich,

Production Christian Pfohl et Rita El Quessar,
Producteurs associés Isabelle Chesneau et Marc Boyer,

une coproduction T2M Maroc,
Direction des magazines d'information et documentaire Reda Benjelloun,

Une coproduction Lardux Films - Pan Production - 2M Maroc - Télé Bocal

avec le soutien du CNC, de la Procirep et de l'Angoa

DIMA PUNK est aussi le nom de la marque de Stof créations d'accessoires et fringues Rock'n Roll

L'Punk mab9ach ghir Style, rah wella 7 ayati



CONTACTS

dimapunk2020@gmail.com

<https://www.instagram.com/dima.punk/>



FESTIVALS (AU 04/11/2021)

Grand Prix du Mediterraneo Video Festival, Ascea, Italie - 2020
Prix du BEST Documentary, Apulia Web Fest, Lecce, Italie - 2021

SÉLECTION EN COMPÉTITION :

Mediterran Film Festival Široki Brijeg Bosnie-Herzégovine Aout 2020
Festival International du Film de Nancy Aout-sept 2020
Festival Mon Premier Documentaire - Tunis 2019
1er rendez-vous du documentaire méditerranéen - Festival Cinemed 6 février 2020
Festival Itinérances – Alès – mars 2020 festival annulé COVID
Mostra de Cinema Àrab i Mediterrani de Catalunya Barcelona 5-15 Novembre 2020
Festival International du Film Panafricain Cannes 23-28 oct. 2020
UNERHÖRT! Music Film Festival 2020 Hambourg 10-14 Novembre 2020
FICA Festival Internacional de Cine Austral, Córdoba, Argentine, 1-5 décembre 2020
Festival du film d'éducation d'Evreux 4-8 décembre 2020
Sofia Menar Film Festival, Janvier 2021
Festival Visages – Martigny – Suisse 12-19 mars 2021
Panorama des Cinémas du Maghreb et du Moyen-Orient, mars-avril 2021
The Hague Film Festival MENA, May 2021
Doc of the Bay, San Sebastian, Juin 2021
Images en Bibliothèques, France, 2021-2022
Deep Fried Film Festival, Ecosse, Août 2021
East Northeast - ENE International Film Music Festival, Newburgh, NY, October 2021
Fête du Cinéma de Marrakech, Novembre 2021



CONTACTS

Pan Production

Rita El Quessar

Relquessar@gmail.com

T : +212 6 63 10 21 07

Lardux Films

Christian Pfohl et Hernan Mazzeo

lardux@lardux.net

T : +33 1 48 59 41 88

La page facebook du film :

<https://www.facebook.com/DimaPunkDoc/>

La page Instagram du film :

<https://www.instagram.com/dima.punk/>



LARDUX
FILMS

Special Films for Special people

